NE MANQUEZ PAS DE LIRE

les derniers ouvrages
de la collection
« Récits et Légendes »

VOUS Y TROUVEREZ

les plus belles histoires dont puissent rêver de jeunes intelligences éprises d'aventure et de science.

CES LIVRES PLAIRONT À TOUS

par leurs récits, amuseront par leurs dessins gais et artistiques, exerceront la mémoire et l'intelligence, en donnant le goût de la lecture.

EN LES LISANT

les jeunes se transporteront à des époques lointaines de l'Histoire, ils visiteront tous les pays, ils découvriront les mondes réels et irréels et se renseigneront sur les hommes.

BREF, ILS Y PUISERONT

LA JOIE DE CONNAÎTRE

LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

PRINTED IN CANADA

LIVRE V

COLLECTION « RÉCITS ET LÉGENDES »

DU TOMAHAWK À LA CROIX

— LES ÉDITIONS VARIÉTÉS —

D-103

mençait alors: dès que le calumet se mettait à circuler autour du feu de camp, elle devenait l'objet de la dérision des hommes, le jouet pitoyable de leur grossièreté. Dans la journée, Catherine réussissait parfois à s'isoler; à genoux devant les croix qu'elle se plaisait à tracer au couteau sur les troncs des bouleaux, au milieu de la féerie rougeoyante des hêtres et des érables, elle priait le Dieu des chrétiens de lui donner la force de tenir jusqu'au bout, de pardonner à tous ces malheureux qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

LES FUYARDS EN CANOT

Il arriva pourtant un moment où le séjour chez les Agniers ne fut plus tenable pour la vierge chrétienne. Le Père de Lamberville qui était son confident et qui savait les humiliations indicibles qu'elle supportait en silence, lui parlait souvent de la mission de La Prairie et de la paix que les chrétiens y connaissaient. Il était favorable au départ de Catherine, mais il savait aussi à quels dangers la jeune fille s'exposait de la part de son oncle qui avait solennellement juré de tuer le premier chrétien qui s'enfuirait de son wigwam.

A cette époque, Gandaouagué reçut la visite d'un groupe de convertis qui vivaient à la mission Saint-François-Xavier. Parmi ces chrétiens se trouvaient quelques amis du Grand-Loup, en particulier Cendre-Chaude et Pied-Léger. Ceux-ci racontèrent avec force détails le bonheur de la mission, la paix qu'on y ressentait, la vie fraternelle qu'on y menait. A la suite d'une brimade plus cruelle que de coutume, Catherine, ébranlée, ne résista plus à l'appel du départ et après avoir parlé à son pasteur, elle confia à Cendre-Chaude le soin de son évasion.

Ce n'était point chose facile, car le Grand-Loup veillait. Un soir, pourtant, la chrétienne se trouva seule dans sa

personnage qu'il était possible de contrarier facilement; le Baptême fut donc annoncé pour le prochain jour de Pâques.

Auparavant le Père de Lamberville avait longuement montré à Kathéri rayonnante, tous les dangers auxquels elle s'exposait en devenant chrétienne: faiblesse de sa santé, brimades de la part de sa famille, difficulté de persévérer au milieu de ce monde barbare. Au matin de la Résurrection, le 18 avril 1676, tout le village accourut dans la chapelle d'écorce ornée de peaux d'ours et de guirlandes en pommes de pin, pour entourer cette fille de vingt ans qui allait devenir chrétienne. Après s'être engagée à ne point participer aux chants de sorcellerie, aux danses des esprits, aux beuveries d'eau de feu, à ne point croire aux songes, la vierge iroquoise fut baptisée au milieu d'un silence impressionnant qui intimida chrétiens et païens; elle reçut le prénom de Catherine, en souvenir de la grande sainte qui avait été un admirable exemple de pureté.

LE CALVAIRE

La grâce du Baptême agit magnifiquement dans l'âme de Catherine. Elle n'était plus « une néophyte qui avait besoin d'être affermie dans la foi, disait le Père de Charlevoix, mais une âme déjà remplie des dons du ciel les plus précieux ». Sa pudeur extrême paraissait ridicule à ses compatriotes dissolus et débauchés dès le plus jeune âge. Aussi chercha-t-on par tous les moyens à la prendre en défaut ou à la faire tomber dans les embûches qu'à plaisir on dressait devant elle.

Comme elle ne voulait pas travailler manuellement le dimanche, pour observer la Loi du Seigneur, on la priva de nourriture ce jour-là... « puisque tu ne veux pas travailler, tu n'auras pas à manger. » Le temps qu'elle passait chaque

matin à la messe matinale lui était amèrement reproché... « Fille inutile, vas-tu cesser tes prières et t'occuper de la cuisine. »

Un matin, un jeune chef d'accord avec l'oncle se précipita en hurlant dans la case où Kathéri priait. Il brandissait en l'air une hache effilée :

— Abjure ta foi, jette ton chapelet, sinon je te brise le crâne !

Kathéri ne répondit pas un mot ; elle s'agenouilla, tendit le cou à la hache pendant que ses lèvres s'appliquaient sur le Crucifix du chapelet. Devant une si noble attitude le sauvage fut saisi de terreur et s'enfuit bouleversé.

Sa réserve et sa délicatesse étaient pour les païens violents, un reproche vivant. Lorsqu'elle traversait le village, d'une démarche hésitante, les jeunes guerriers se moquaient grossièrement de cette chrétienne qui ne voulait pas s'abaisser avec eux aux plaisirs des sens ; mais bientôt les sarcasmes ne suffirent plus, ce furent des pierres qu'on lui lança et plusieurs fois, elle manqua d'être lapidée. Quand elle allait à la rivière laver les châles ou nettoyer les peaux de renards argentés, les enfants l'inondaient de boue, les fillettes lui cachaient ses étoffes ou dansaient autour d'elle une ronde endiablée en scandant fortement « la chrétienne, la chrétienne ! »

A l'automne de 1676, Catherine dut accompagner les hommes de la famille de la Tortue, dans une expédition de chasse en pleine forêt.

La néophyte redoutait beaucoup ce voyage ; elle savait à quoi s'exposaient les sauvagesses qui y allaient ; elle prévoyait que pendant des semaines elle n'irait plus prier dans la chapelle du village ; elle craignait de ne pouvoir supporter les terribles fatigues d'une chasse d'automne dans les sous-bois humides et fangeux. Pourtant le chef avait parlé, il n'y avait qu'à obéir.

Pendant plusieurs lunes, Catherine connut alors la vie de ces primitifs coureurs des bois. Il lui fallut transporter couvertures et provisions, construire les huttes et les tipis, rouler les grosses roches pour établir les foyers ; elle dut aussi nettoyer, gratter, assouplir les

Pendant qu'autour des feux les Agniers se livraient aux palabres et aux danses magiques, Kathéri, seule dans sa cabane, priait...

peaux dès que le gibier arrivait ; le soir, elle préparait le repas pour que les chasseurs affamés puissent manger à leur retour ; mais pour elle le calvaire quotidien com-

sainte. Comme elle était d'une docilité d'esprit et de cœur magnifique, on put bientôt songer au Baptême: ses connaissances étaient très suffisantes et sa piété profonde; par ailleurs, l'enquête que le Père avait faite sur sa vie de catéchumène, avait été extraordinaire pour le pays: tous sans exception, même ceux qui l'avaient persécutée le plus perfidement, tous furent d'accord pour rendre témoignage à sa vertu. Il manquait, hélas! encore l'assentiment du Grand-Loup pour que le Baptême put se faire solennellement.

Là encore, la Providence intervint.

Ce fut à ce moment, en effet, que revint au village un sachem renommé dans toute la région, Kryn, le grand Agnier. C'était un des plus anciens convertis de la tribu; son esprit extrêmement vif, sa conversation brillante, son cœur d'apôtre en faisait un des grands soutiens de la jeune église indienne; il était toujours très entouré et quels que fussent ses interlocuteurs — chasseurs, femmes, chefs et même sorciers — il parlait à tous, de sa foi nouvelle, sans nul respect humain, comme sans nulle forfanterie.

Cet Iroquois de marque avait été mis au courant des désirs de la petite Tékakwita et des difficultés qu'elle rencontrait dans son clan. Avec beaucoup de finesse. Kryn se rendit chez le Grand-Loup:

— Chef, lui dit-il, on m'a appris la grande nouvelle; votre nièce se prépare donc à devenir chrétienne, elle aussi?

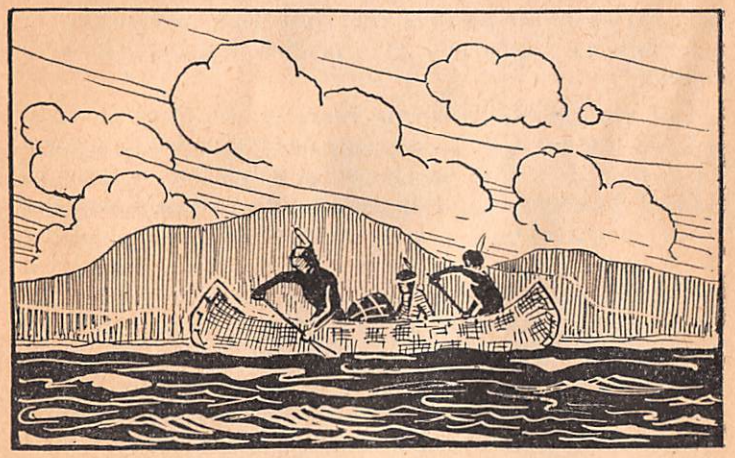
Interloqué, le Grand-Loup ne dit mot.

— Eh bien, puisqu'une telle nouvelle nous réjouit tous et comme le Baptême est une grande chose, reprit le chef Agnier, il faut lui donner le plus d'éclat possible pour que la petite chrétienne se rappelle, toute sa vie, cette journée mémorable. Je viens vous demander l'honneur d'être le parrain de la nouvelle baptisée...

Aussi vaniteux que violent, le Grand-Loup ne pouvait récuser un tel honneur. Le chef Kryn n'était pas un

case; l'oncle était parti chez les Flamans, pour y vendre des peaux; les tantes assistaient sur la place, au festin du bison; il n'y avait pas de temps à perdre. Enveloppée de ses couvertures, Catherine descendit vers la Mohawk, en longeant les roseaux; cachée au milieu des joncs, elle attendit en tremblant, quelques minutes; bientôt le hululement du hibou retentit tout proche: c'était le signal. Silencieusement, sous les saules, s'avança un canot dans lequel Cendre-Chaude et Pied-Léger aironnaient à genoux: Catherine fuyait vers La Prairie.

C'était une randonnée fatigante et périlleuse. Il fallait d'abord descendre la Mohawk dont le cours lent



Les fuyards remontèrent le Saint-Laurent et longèrent la colline de Ville-Marie.

et sinueux ne permettait pas une marche bien rapide. Après un jour de courant, le canot n'avait pas fait beaucoup de milles. Le soir, les fuyards s'arrêtèrent pour manger et dormir, sur une petite plage de sable, cernée de bouleaux argentés. Par mesure de prudence, Catherine

n'était pas restée avec ses compagnons: elle s'était mise à l'écart, et, cachée dans les fougères, disait son chapelet. Bien lui en prit car au crépuscule, un canot rapide marqué au totem de l'ours apparut soudain au milieu de la rivière; c'était le Grand-Loup, averti de l'évasion, qui plein de rage, recherchait sa nièce pour la massacrer.

Très maître de lui, Cendre-Chaude l'accueillit, en simulant une joie sincère et fort bruyante. Il le félicita pour l'élégance de son canot, sur la décoration de ses avirons, sur la souplesse de ses mocassins; il lui fit manger abondamment du cuissot de chevreuil et des galettes de maïs; il lui promit solennellement de l'aider dans sa recherche et, avec un flot de paroles, il l'égara sur de fausses pistes, et le trompa si bien, qu'une heure plus tard, le chef des Agniers repartait sans méfiance, à la poursuite de Catherine, dans la direction opposée, vers le Sud.

Les voyageurs, désormais rassurés, continuèrent paisiblement leur route. La descente de la Mohawk ne présenta pas de difficultés spéciales; le solide canot d'écorce suivait doucement le fil de l'eau tandis que défilaient des rives ombragées de frênes, de saules et de hauts peupliers. Mais au troisième jour, l'entrée de l'Hudson apparut et il fallut toute l'habileté de Cendre-Chaude pour que le frêle esquif ne soit pas entraîné dans les remous du confluent. La remontée de l'Hudson fut périlleuse. Tantôt, comme un oiseau craintif, le canot rasait les rives désertes encombrées de souches pourries et de troncs arrachés; tantôt, il glissait rapidement sur les champs de gravier ou luttait sauvagement contre la rivière torrentueuse percée dans le granit. Catherine, habituée à cette vie, ne restait pas inactive; quand, dans les rapides, le canot embarquait, elle asséchait l'eau avec une grosse éponge, aux arrêts, elle préparait le dîner et bouchait avec de la gomme de prunier les éraflures dues aux roches; aux portages, elle faisait largement sa part, en se chargeant d'un lourd butin.

Bientôt les voyageurs virent se profiler sur leur gauche,

KATHÉRI DEVIENT CATHERINE

On devine la colère du Grand-Loup devant ces départs; colère bien légitime d'ailleurs pour son cœur de païen, si l'on songe que parmi les exilés volontaires se trouvaient des guerriers courageux et des chasseurs habiles; les protestants de Fort-Orange, avec lesquels le chef faisait la traite des fourrures, surent envenimer l'incident et attiser sa rancune. N'était-ce pas autant de tomahawks inutilisés et de flèches perdues pour la bourgade indienne? N'était-ce pas autant de traîtres au Manitou des ancêtres? La pauvre Kathéri en subit le contre-coup; il n'y avait pas de corvées assez humiliantes pour elle, pas de courses assez dangereuses, pas de charges assez pesantes. Elle devint le paria du clan et seuls les chiens-loups qui gardaient les plantations de tabac venaient lui offrir quelques caresses.

Un jour qu'on lui avait donné l'ordre d'aller dans la forêt voisine chercher un chevreuil que son oncle avait tué, elle chancela sous le poids de l'animal et se blessa au pied. Le missionnaire l'ayant appris vint la voir et se permit exceptionnellement d'entrer dans la cabane du Grand-Loup. Ce fut pour Kathéri une belle surprise et une joie profonde. Sans se préoccuper des femmes qui jacassaient à côté d'elle en pilant du maïs, Kathéri raconta au prêtre toute sa vie; elle lui parla de sa mère, elle lui dévoila ses luttes de pureté, ses désirs de ferveur chrétienne, sa vie d'humiliation et de souffrance. Plein d'émotion, le pasteur découvrait chez cette jeune Mohawk, dans cette case enfumée, au milieu du vice et de la méchanceté, une volonté de vie droite, un lys de pureté, une âme digne du ciel.

A la suite de cet entretien, le missionnaire et l'adolescente se revirent fréquemment. Les tantes ne s'y opposaient pas, mais le Grand-Loup, devenu un ennemi acharné de la religion nouvelle, voyait d'un mauvais œil toutes ces conversations. Il fallait pourtant que Kathéri connaisse sa religion; il lui fallait apprendre ses prières et l'histoire

Les Iroquois venaient nombreux à la cabane que le Père avait construite en guise de chapelle. Au jour de fête, les fleurs tressées en guirlandes, les grandes écorces de bouleau colorées, les cantiques chantés par toute l'assistance, attiraient fidèles et... curieux. Profitant de l'affluence, le missionnaire essayait de faire comprendre à ces grands enfants, la loi de la charité, la grandeur de l'humilité, le pardon des injures.

Parmi ces fidèles, le Père avait bien vite distingué la petite Kathéri; la ferveur de cette enfant, sa réserve, son cœur pitoyable à la souffrance, montrait au missionnaire qu'il possédait là, une âme de choix; avec admiration, il voyait la grâce agir et transformer la pauvre sauvagesse en une authentique Vierge chrétienne.

En 1670, arriva un nouveau missionnaire, le Père Boniface. Tandis que celui-ci donnait à la jeune paroisse un regain de vitalité en multipliant les cérémonies, en organisant des jeux, en créant un chœur de chant, l'ancien pasteur épuisé de fatigues, s'en allait au bord du Saint-Laurent, dans une autre mission plus calme et moins périlleuse: celle de La Prairie.

Les baptisés étaient alors nombreux à Gandaouagué. Leur zèle de convertis, leur désir d'une vie plus chrétienne souffraient de la proximité des païens et des brimades des sachems. Il leur était difficile de penser à Jésus ou à la Vierge Marie lorsque, sur la place du village, les cérémonies et les incantations des sorciers, les danses du feu, appelaient au plaisir et à l'orgie prochaine. Aussi suppliaient le Père Boniface de les emmener à La Prairie où, dans un milieu de piété intense, ils pourraient pratiquer sans réserve leur christianisme. Après quelques hésitations, le Père accepta et, à l'automne de 1674, sous la conduite de leur pasteur, partirent, vers la nouvelle mission, six canots remplis de chrétiens qui préféraient s'expatrier plutôt que de renier leur foi.

les croupes dédaigneuses des verts Adirondaks; puis, après avoir doublé d'innombrables caps, contourné de plus innombrables promontoires, effectué un terrible portage, les eaux bleues du lac Champlain apparurent avec, comme toile de fond, la ligne austère des monts Alléghanys. Après les fatigues de l'Hudson et le danger des vagues du Champlain, la descente de la rivière Richelieu, malgré ses rapides, constitua pour eux une vraie détente; le plus dur de l'expédition était accompli. La course sur le Saint-Laurent se fit rapidement et au bout de douze jours, après avoir longé Ville-Marie et traversé l'archipel d'Hochelaga, la vierge iroquoise abordait sur la rive sud du grand fleuve, en la terre promise de La Prairie.

L'OASIS MERVEILLEUSE

La mission Saint-François-Xavier du Sault était une merveilleuse chrétienté que les Jésuites avaient fondée près de Ville-Marie. Par suite de l'appauvrissement du sol, cette mission avait changé plusieurs fois d'emplacement; dans sa migration vers le Nord, à la recherche d'une terre à blé d'inde, elle avait ainsi occupé cinq sites différents dont les deux extrêmes furent La Prairie et Kaughnawaga.

Des Indiens des tribus les plus diverses se trouvaient rassemblés dans cette communauté chrétienne. On y voyait des Iroquois qui se vantaient de « manger toutes les nations » côtoyer pacifiquement Hurons, Algonquins et Outaouais. Ces paroissiens n'avaient pas été toujours faciles; parmi eux, on rencontrait des convertis dont le passé était fort chargé; c'est ainsi que Cendre-Chaude avait été un des bourreaux les plus sanguinaires du Père de Brébeuf; c'es tainsi encore que l'apostolique Grand Agnier se distinguait autrefois par sa barbarie sur les sentiers de la guerre. Pourtant, sous l'influence du christianisme, tous y menaient une vie tellement édifiante et

exemplaire qu'un évêque pouvait alors écrire que « toute la mission semblait un monastère ».

Telle était l'oasis de prière et de recueillement où Catherine fut accueillie à bras ouverts. Toutes les familles voulaient héberger la nouvelle arrivée; les femmes étaient séduites par l'attitude empressée et serviable de Catherine qui devait être une aide précieuse dans une maison; les hommes considéraient avec respect et amitié cette jeune chrétienne au visage ouvert qui, pour être fidèle à sa foi, n'avait pas hésité à risquer les flèches du chef et les tourbillons des rapides. Mais le pasteur de la mission décida que la néophyte logerait chez Anastasie; Catherine en fut toute heureuse car cette vieille Indienne avait fort bien connu la mère de la jeune fille; elle conservait des souvenirs et des histoires qui permettraient à Catherine de se faire une image plus vivante et plus complète de celle qui avait jeté dans son cœur les semences de la Croix.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'à la mission de La Prairie la vie se passait en bavardages ou en oisiveté. Les Peaux-rouges se levaient à l'aube; dès cinq heures du matin, hiver comme été, tous les chrétiens se rassemblaient dans la chapelle pour la prière; ils allaient ensuite, chacun à leur tâche accoutumée: travaux des champs, pêche, menuiserie, vannerie, soins du ménage. Produits et bénéfices étaient partagés avec les pauvres et les infirmes. Au crépuscule, la prière du soir réunissait à nouveau la mission, pour le chapelet. De temps en temps, un groupe d'Indiens s'en allait vers les tribus barbares pour conquérir à leur Dieu de nouvelles âmes; mais il n'était pas rare qu'ils revinssent scalpés, à titre d'exemple.

Depuis son arrivée sur les bords du Saint-Laurent, Catherine vivait dans l'émerveillement de l'ordre, de la chasteté, de la générosité qui régnaient au village. Les Indiens ne se contentaient pas d'être fidèles à la promesse solennelle qu'ils avaient faite de répudier à jamais

Catherine pensait souvent à ce Jésus qui rend les cœurs si bons et les visages si lumineux (page 11).

révélaient doucement à cette enfant, souffre-douleur du clan, tout un monde nouveau de bonté et de charité. Et quand, au bout de trois jours, les missionnaires repartirent vers le Nord, Kathéri pensait souvent à ce Jésus qui rend les cœurs si bons et les visages si lumineux; elle rêvait déjà en secret de recevoir le baptême afin d'être une chrétienne comme sa mère.

PREMIERS BAPTÊMES — PREMIERS EXODES

Au bout de quelques semaines, l'un des trois missionnaires, le Père Pierron, revint et s'installa dans une des cases les plus modestes du village. Les Indiens lui firent une réception assez accueillante; non pas qu'ils fussent tous prêts à se convertir — les sorciers, en effet, étaient encore trop puissants — mais ces Indiens vifs et curieux étaient friands de beaux discours et de cérémonies. Le nouveau missionnaire, doué d'une éloquence très populaire et d'une ingéniosité exceptionnelle, fit merveille.

Bien que Monseigneur de Laval ait parfaitement envisagé qu'en envoyant là-bas ses prêtres, il était, du même coup, exposé à livrer des otages à ces tribus inconstantes, il n'hésita pourtant pas à faire confiance à ces appels et bientôt trois héroïques jésuites partaient de Québec pour étendre l'Église du Christ jusqu'aux nouvelles terres des Iroquois.

Par suite de circonstances providentielles, ce fut dans la cabane du Grand-Loup que les trois courageux missionnaires furent accueillis à leur arrivée à Gandaouagué reconstruit, les pères Frémin, Pierron et Bruyas s'installèrent comme ils le purent dans l'immense wigwam d'écorce où toutes les familles du clan de l'ours étaient déjà logées; la vie en commun avec ces gens aux manières rudes, à la curiosité audacieuse n'aurait pas été facile pour nos visiteurs si Kathéri n'avait été là, rayonnante de joie, empressée à servir.

A force de gentillesse et malgré le Grand-Loup, fidèle au Manitou de ses ancêtres, elle obtint pour les prêtres un coin retiré du hangar où ils purent connaître un peu de tranquillité. Elle leur installa des couchettes en paille de maïs, suspendit au plafond des tentures en peaux d'ours. Attentive à deviner tout ce qui pouvait leur être agréable, elle observait leurs moindres gestes; elle les voyait souvent prier à genoux devant le crucifix de bouleau qu'ils avaient apporté; elle les entendait réciter leurs prières en commun et lire à haute voix dans de gros livres dorés. Elle les guidait chez les malades, les accompagnait à la case du sorcier où des captifs Hurons étaient enchaînés; elle les regardait caresser avec douceur des enfants souffreteux et gangrenés; mais surtout elle écoutait avec avidité les brefs sermons que les missionnaires se permettaient de faire à la porte des wigwams lorsque la curiosité attirait dans ces parages quelques groupes d'Indiens.

Leurs gestes de miséricorde, leurs paroles de douceur, leurs regards qui allaient jusqu'au cœur de Catherine, rappelaient à celle-ci sa mère bien-aimée. Ces robes noires

les songes, la polygamie et l'ivrognerie. Ils manifestaient en outre, une dévotion, un zèle à connaître leur religion, un sens de l'humilité qui aurait grandement surpris bien des hommes blancs, chrétiens depuis des générations...

LA VISITE DU SEIGNEUR

Catherine ne tarda pas à faire l'admiration des fidèles de La Prairie. Le soleil levant la surprenait toujours à genoux dans la chapelle où on lui avait confié le soin de sonner la cloche pour appeler les fidèles à l'église. Elle y demeurait en prières plusieurs heures de suite; ses lèvres ne remuaient point, mais les yeux fixés sur le tabernacle, elle poussait d'ardents soupirs; dès qu'elle était en face de son Dieu, sa figure paraissait transfigurée et elle apportait un tel repentir dans ses confessions que, d'après les paroles du Père Chauchetière « on l'entendait gémir et pleurer en se préparant et, quand elle commençait sa confession, c'était toujours avec des sanglots si grands qu'elle aurait donné beaucoup de peine à son confesseur pour se faire entendre, s'il n'eut bien connu par ailleurs son innocence des plus angéliques ». Elle se croyait la plus grande pécheresse du monde et c'est dans ces sentiments d'humilité qu'elle exposait ses fautes.

Dès son arrivée au Sault, Catherine s'était fabriqué une grande croix de bois; après avoir coupé deux belles branches d'un frêne luisant, elle les avait jointes par un brélage en racines de tamarack comme on lui avait appris à Gandaouagué. Puis, au bord des rapides, dans un nid de verdure parmi les érables et les pins blancs, elle avait planté cette image du Dieu douloureux. Bien souvent avant d'aller se coucher elle venait s'y recueillir et en tête à tête avec le Crucifié, elle priait pour ses frères les Agniers païens qui, à cette heure, se livraient peut-être à la magie diabolique; elle pensait aussi aux courageuses robes noires qui, après son départ, étaient restées là-bas, un peu comme des otages.

Les Jésuites de La Prairie observaient avec bonheur l'épanouissement de ce lys de pureté dans cette terre chrétienne. Ils savaient avec quelle ardeur elle désirait recevoir Jésus; mais l'habitude était d'éprouver longuement les Indiens avant de les admettre à la Table Sainte. Pourtant, devant la ferveur extraordinaire de Catherine, ils décidèrent de lui faire faire sa Première Communion sans attendre davantage; ce fut en la fête de Noël qu'elle connut cette grande joie. Dans l'église chaude et illuminée de la mission, près de la crèche pittoresque, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler un autre jour de lumière, celui où, dans la pauvre chapelle d'écorce de Kanawaké, elle était devenue chrétienne.

A partir de ce jour, Catherine fut physiquement transformée. Elle était rayonnante et ceux qui l'approchait en revenaient comme embrasés. « Souvent, raconte-t-on, aux heures de Communion, les autres fidèles cherchaient à se placer auprès de la petite Tékakwitha, car ils avaient l'impression qu'ils recevaient ainsi un surcroît de grâce. »

Chaque année, la fête de Noël était le signal du départ pour les grandes chasses d'hiver. Les chrétiens de La Prairie avaient déserté les sentiers de la guerre, mais leur hérédité d'aventure les jetait impérieusement à la poursuite des caribous et des orignaux qui hantaient les forêts de la Laurentie. Ils trouvaient dans ces chasses, un dérivatif à leur besoin guerrier. Kathéri aurait pu rester au village, mais elle connaissait la valeur du devoir d'état journalier; elle ne voulait pas qu'on puisse dire qu'à cause de sa piété extrême elle se dérobait aux travaux du village. Elle savait, qu'à l'époque des chasses, l'austérité des Indiens de la mission se relâchait un peu; elle tint à les accompagner, pensant que, par sa présence, bien des excès seraient évités.

LA FLEUR DU SAINT-LAURENT

Catherine aidait souvent Anastasie, lorsque celle-ci rassemblait quelques enfants pour leur faire le caté-

LES PREMIÈRES ROBES NOIRES

Le pillage de Gandaouagué n'était qu'un avertissement; pourtant cette répression avait été si violente que les Indiens de Mohawk comprirent, malgré leurs sorciers furieux qu'il était inutile de lutter contre des ennemis aussi puissants et aussi déterminés que l'étaient les soldats de Monsieur de Tracy.

Comme preuve de leur bonne volonté, les Indiens délèguèrent auprès du Lieutenant-Général, un de leurs grands

Une longue colonne de fumée montrait à tous les Iroquois que la justice du roi de France venait de passer par là (page 8).

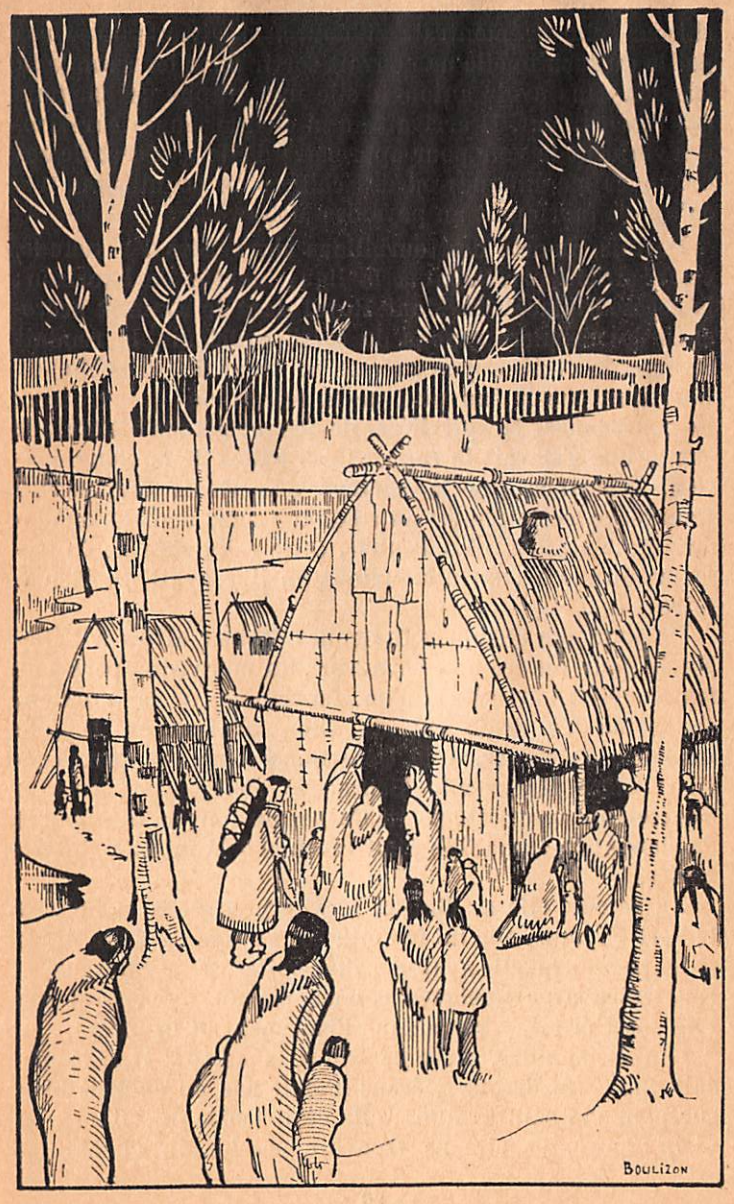
Sachems; il avait pour mission, de solliciter au nom de sa tribu, la venue de missionnaires chrétiens sur leur territoire.

Par une nuit d'orage, sous un ciel hallucinant, cette armée imposante pour l'époque, arriva en vue des fossés de Gandaouagué. Le silence qui avait entouré l'approche des soldats, les cris des bêtes apeurées que les éclaireurs dérangeaient dans leur marche nocturne, le ciel de suie secoué ainsi qu'une plaque de tôle, le mystère de ces Français dont les armes lançaient du feu et du plomb, la légende d'héroïsme qui avait précédé ces hommes d'élite, tout contribuait à affoler les défenseurs de la bourgade.

Soudain les tambours des assaillants se mirent à battre; leurs roulements saccadés se faisant de plus en plus affolants, un cri surgit à l'intérieur des barricades: c'était un Indien qui, dans une terreur magique, se roulait par terre, atteint de folie. La panique s'empara du village; en quelques minutes, guerriers, femmes, enfants, s'enfuyaient dans les repaires inaccessibles des forêts.

A l'aube, les Français entraient dans Gandaouagué. Il ne fallait pas attendre davantage pour faire un exemple sanglant. Les cabanes des Agniers furent rasées, leurs champs défoncés, leurs récoltes de maïs, de blé, de fruits, furent incendiées. Une longue colonne de fumée s'éleva au centre du village, montrant à tous les Iroquois à l'affût dans les sous-bois que la justice du Roi de France venait de passer par là.

A l'endroit même où le Père Jogues avait été assassiné, on installa l'autel, face au régiment de Carignan, et au milieu des ruines fumantes, le « Te Deum » éclata pour remercier le Dieu des Victoires. A quelques centaines de pieds, parmi quelques vieillards qui n'avaient pu fuir, Kathéri regardait de tous ses yeux la première « Robe noire » qu'elle voyait, et qui, à ce moment-là, élevait l'hostie au-dessus de tous ces blancs, hommes braves et rudes, qui se courbaient devant leur Grand Esprit.



Les Idiens de la mission se pressèrent en silence autour de la case où Kathéri allait mourir.

chisme: elle se montrait si douce, si vivante avec ces petits qu'ensuite elle ne pouvait sortir dans les rues de la mission sans avoir autour d'elle une grappe de bambins qui l'escortaient. Il arrivait aussi que de jeunes chrétiennes vinssent la voir pour apprendre d'elle le secret de ces broderies magnifiques ou des colliers de coquillages tels qu'on les fabriquait au pays des Mohawks.

Parfois, au-delà des tourbillons aux reflets d'émeraude, ses regards s'arrêtaient à la ligne bleutée de l'horizon; la masse violacée du Mont Royal dont le sommet accrochait les derniers rayons du soleil couchant, la rendait rêveuse. N'était-ce pas là que se trouvait Ville-Marie? N'était-ce pas là, au pied de la montagne, que vivaient ces courageuses Hospitalières de Jeanne-Mance? N'était-ce pas là que s'élevait le couvent des Filles de la Congrégation. N'était-ce pas là surtout que vivait Marguerite Bourgeoys, cette femme au cœur immense dont la renommée était grande à La Prairie, cette religieuse de Notre-Dame que l'on trouvait partout où il y avait du bien à faire?

Un jour que quelques Indiennes étaient allées à Ville-Marie pour vendre aux voyageurs les mocassins perlés et les couvertes tissées qu'on fabriquait à la mission, Catherine les avait suivies. Elles avaient eu la joie immense de visiter, à la Côte Bonsecours, la Congrégation; Mère Marguerite Bourgeoys avait même tenu à s'entretenir avec cette petite Catherine dont on disait tant de choses; la jeune fille était revenue à la mission, bouleversée.

Au retour, elle se dirigea vers le presbytère pour voir le Père Frémin; elle lui raconta son voyage de Ville-Marie et les projets qu'elle avait conçus: imiter Sœur Bourgeoys; construire avec quelques compagnes un monastère sur l'île des Hérons, y vivre dans l'isolement et la prière.

Le missionnaire, plein de bon sens, se tut; il réfléchissait que cette île aux Hérons n'était pas un endroit bien sûr pour ces saintes filles; elle était isolée du village, en plein fleuve, et elle se trouvait proche du chenal où

un beau scandale; tout le village se moqua d'elle, on rappela qu'elle n'était pas de race très pure, et que c'était sans doute le sang de l'Algonquine chrétienne qui se révélait; à partir de ce jour, les charges les plus repoussantes lui furent confiées et pour la faire venir, souvent on l'appelait comme un chien: « ici, Algonquine, ici... ».

LE « COMMANDO » DE MONSIEUR DE TRACY

En cette année 1666, les tribus iroquoises étant devenues un danger redoutable, les Français décidèrent d'organiser une expédition répressive telle que les Indiens s'en souviendraient à jamais.

Les injures à venger dataient du meurtre du Père Jogues que les Agniers avaient capturé en 1642 et martyrisé avec raffinement et perversité. La Providence d'ailleurs avait voulu que ce fut précisément la mère de Kathéri qui, parce que chrétienne, avait été obligée par les tortionnaires à couper le pouce du martyre Jésuite. Depuis ce temps, cette même tribu avait assassiné nombre de Hurons convertis et tout récemment, au cours d'une expédition de chasse, des officiers français avaient été pris, enchaînés, scalpés par des guerriers de la tribu du Castor.

Il était urgent d'agir, sous peine de voir tourner en dérision le drapeau fleurdelisé des Rois de France; la diplomatie ne pouvait rien faire avec des tribus aussi sanguinaires, seule la terreur permettrait enfin aux Français de connaître la paix.

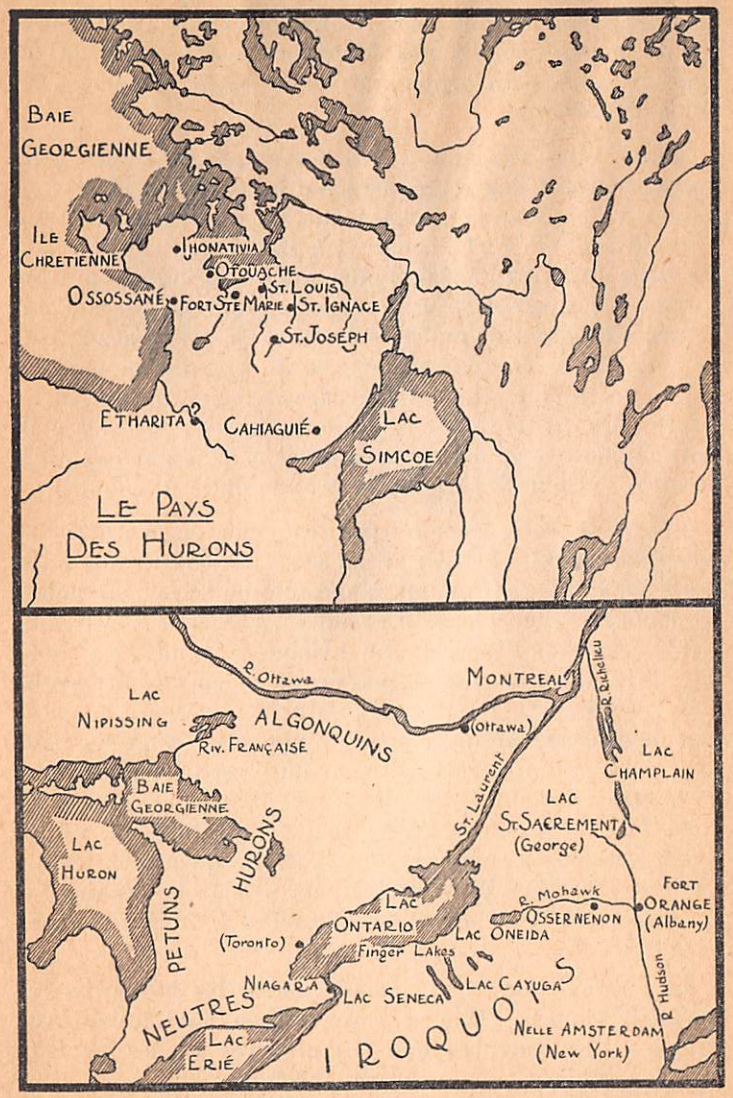
Ce fut le nouveau Lieutenant-Général, Monsieur de Tracy, qui prit la tête de l'expédition; il l'avait composée de troupes d'élite, célèbres entre toutes: le régiment de Carignan au complet, soutenu par deux canons légers plus bruyants que meurtriers; cinq cents volontaires Canadiens organisés en corps francs; une centaine de Hurons et d'Algonquins, destinés à servir de guides, de messagers, d'interprètes; trois cents canots rapides étaient mis à leur disposition.

dehors. Ses pas peu assurés lui valurent le surnom qu'elle conserva jusqu'au baptême « Tékakwitha » qui veut dire en iroquois, « celle qui s'avance en hésitant ».

Pourtant cette attitude de réserve et de délicatesse n'était pas due uniquement à son état de santé; elle provenait aussi de l'âme de cette enfant amoureuse de silence et de solitude, de son esprit méditatif et religieux, de son cœur « naturellement chrétien ». Elle gardait en elle le souvenir de sa mère qui n'adorait pas le même Dieu que celui des sorciers; elle se rappelait les douces paroles que celle-ci lui disait et les cantiques chrétiens qu'elle chantait en la berçant. Des captifs Hurons, que Catherine avait entendus parler, lui faisaient ardemment désirer de voir ces robes noires, ces missionnaires du Grand-Esprit au nom duquel les prisonniers acceptaient les supplices les plus terribles.

Dans la cabane de son oncle le sachem, l'enfant grandissait pleine de gentillesse et de bonne humeur. Elle aidait ses tantes au ménage, portait le bois et l'eau, écrasait la sagamité. Cependant, on remarqua bientôt qu'elle était très habile de ses mains et qu'elle avait beaucoup de goût. On lui confia alors des fourrures de grand prix qu'elle tanait avec soin et des peaux d'anguilles qu'elle réussissait à teindre de couleurs très fraîches; avec l'âge, on lui donna des mocassins à décorer, des ceintures multicolores à tisser et de magnifiques wampuns à orner de perles peintes.

Catherine n'était ni jolie ni effrontée; elle ne se peignait pas le visage en rouge et ne portait pas de collier; mais son habileté bien connue et son affabilité lui attiraient nombre de jeunes visiteurs qui auraient volontiers pris cette Indienne pour femme, mais elle faisait la sourde oreille. Quand elle eut douze ans — c'était l'âge normal du mariage indien — ses tantes s'en mêlèrent et voulurent la prendre à l'improviste en lui présentant un jeune homme riche et beau, que convoitaient bien des Iroquoises; mais, au soir de la présentation, Tékakwitha s'enfuit et ne revint qu'après le départ du prétendant... Ce fut



Cartes des régions où les Iroquois et les Hurons avaient établi leur village.

passaient chaque jour, des trappeurs et des aventuriers. Le Père ne répondit pas immédiatement... mais on ne reparla jamais du projet, Catherine avait compris qu'il était chimérique.

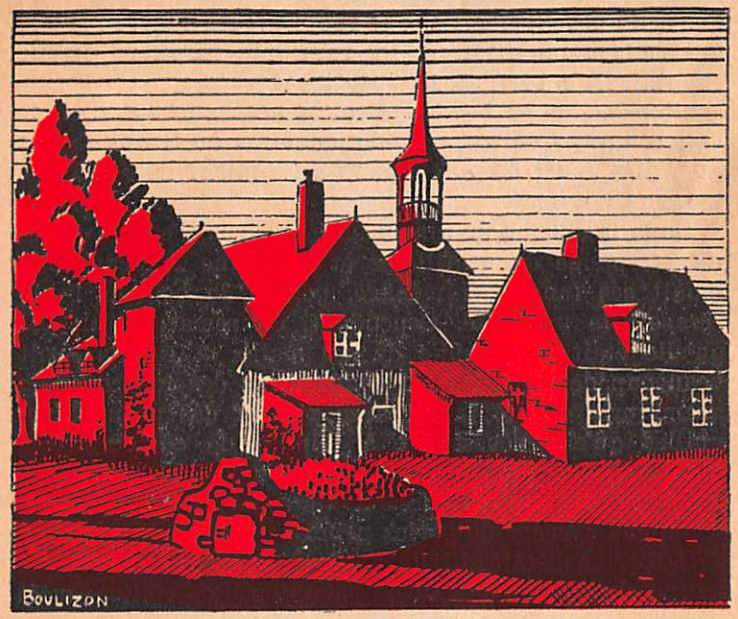
Entre elles cependant, ces ferventes Indiennes parlaient souvent des religieuses de Ville-Marie; elles voulaient à leur manière, mener une vie de pénitence; sans ostentation, elles s'habituaient à marcher pieds nus sur la glace du Saint-Laurent; elles avaient décidé de quitter toutes ces parures de verroterie qui sont la joie des Indiens, à cacher sous un châle sombre, leurs longues nattes noires; les soirs, où les hommes de la mission s'en allaient faire la traite des fourrures, elles se réunissaient entre elles et, toute la nuit, elles priaient pour que, à la faveur du voyage, les hommes ne rapportassent pas à La Prairie l'alcool diabolique, la grande plaie de l'endroit.

Ce fut à cette époque que les amis de Kathéri lui proposèrent un mari car il n'y avait pas d'exemple dans les tribus sauvages qu'une jeune fille ne se mariât point. Il s'agissait d'un chrétien excellent, chasseur d'élite, qui avait remarqué l'Indienne au « visage marqué ». La chose méritait réflexion. Catherine savait qu'en restant seule, elle risquait de s'attirer une vieillesse miséreuse, n'ayant pas de chasseur au foyer pour lui apporter de quoi subsister; mais elle préférait manquer de l'essentiel plutôt que de n'être pas tout entière à Jésus. D'ailleurs, elle avait déjà fait dans son cœur, le vœu de virginité et, ni les instances de ses compagnes, ni l'amitié qu'elle éprouvait pour ce guerrier jeune et fort, ne purent la fléchir. Et, en la fête de l'Annonciation, elle offrit à Dieu son corps virginal.

Le souvenir de sa vie passée parmi les Mohawks lui revenait souvent. Elle se rappelait en particulier avec angoisse, les tortures que ses ancêtres et ses parents avaient infligées aux martyrs chrétiens; son âme étant de plus en plus forte, elle résolut de s'unir davantage à Jésus crucifié et d'attirer sur elle seule la colère divine.

foyer des ressources nouvelles. Si bien qu'en recevant l'enfant c'était une orpheline misérable que le Grand-Loup adoptait, mais c'était aussi, pour plus tard — il l'espérait du moins — une femme travailleuse et, par surcroît, un chasseur habile.

Catherine, pleine de douceur et de prévenance, fut accueillie avec joie par les petites filles de Gandaouagué; cependant elle ne se mêlait pas beaucoup à leurs jeux;



Vue de Caughnawaga où se trouvent conservés les ossements de Catherine.

son tempérament délicat et sa santé frêle l'empêchait de participer aux plaisirs des jeunes sauvagesses. Ses yeux maladifs, que la petite vérole avait fort affaiblis, lui donnait une démarche incertaine; la douleur qu'elle éprouvait à ouvrir les yeux en plein soleil obligeait Catherine à mettre un châle sur sa tête lorsqu'elle sortait

SUR LES BORDS DE LA MOHAWK

La petite Tékakwitha n'avait que quatre ans quand elle perdit ses parents. Son père, un chef Agnier, avait capturé près des Trois-Rivières, une jeune Algonquine « Fleur-de-la-prairie »; peu de temps après, séduit par sa beauté, sa réserve, sa douceur, il l'épousait quoique chrétienne et quoique d'une tribu méprisée.

Après quelques années de bonheur, les fléaux s'abattirent sur les Indiens de la Mohawk: inondation, famine et enfin, plus terrible que tout, une épidémie de petite vérole. Kathéri se trouva seule un matin, pleurant à l'entrée de sa case. Elle ne comprenait pas pourquoi son père si courageux ne partait pas à la chasse, pourquoi sa mère si affectueuse ne venait pas l'embrasser, pourquoi, ce jour-là, tous deux ne se réveillaient pas. A ce moment, entra une vieille amie de sa mère, Tégonhatsihongo, celle que plus tard Kathéri devait retrouver à La Prairie sous le nom chrétien d'Anastasie. Elle recouvrit le visage des pauvres Indiens; en silence, elle embrassa l'enfant, la prit dans ses bras et l'emmena chez son oncle, le Grand-Loup.

Kathéri avait été adoptée sans difficulté par le sachem. Ce guerrier renommé avait beaucoup d'affection pour son neveu et d'ailleurs l'esprit d'entr'aide était grand chez ces tribus de la Mohawk. Mais en dehors de ces considérations, il faut bien reconnaître que c'était une bonne affaire que réalisait la famille de l'Iroquois en recevant ainsi cette enfant qui grandirait vite. Car la femme indienne n'était, certes pas, une bouche inutile, un parasite encombrant. Tandis que l'homme était à la chasse, à la pêche, à la guerre, ou tout simplement au plaisir, c'était la femme qui accomplissait les travaux domestiques les plus pénibles; c'était elle qui souvent allait dans la forêt chercher les bêtes tuées, c'était elle encore qui dépouillait ours et chevreuils, apprêtait les peaux, boucanait les viandes. Par ailleurs, à l'encontre de l'usage des blancs, c'était l'époux qui, au mariage, venait demeurer dans la maison de sa femme, apportant ainsi au

Ce ne fut que dans la suite, à l'occasion d'un accident, que l'on sut à quelles mortifications elle livrait son corps émacié. C'est ainsi qu'il lui arrivait fréquemment de se retirer dans une cabane écartée et de s'y faire flageller par une amie jusqu'à ce que le sang jaillisse sur les parois d'écorce. Dans la journée, elle portait sous sa tunique une ceinture de cuir garnie de clous acérés; à chaque pas qu'elle faisait c'était une douleur lancinante qui devenait un vrai martyr lorsqu'au retour de la fontaine, elle pliait sous la charge de deux seaux pesants.

Ayant entendu dire que le supplice le plus terrible était celui du feu, elle voulut ressentir, dans sa chair, cette douleur atroce: comme elle l'avait vu faire jadis aux suppliciés, elle se mit un tison ardent entre l'orteil du pied et les autres doigts et elle laissa la chair grésiller tout le temps d'un « Ave Maria ».

Toutes ces mortifications mettaient sa santé à bout; la quantité de nourriture qu'elle prenait était insignifiante et encore, pour expier les péchés d'ivrognerie de ses frères, mêlait-elle de la cendre à ses galettes de maïs dès que celles-ci lui paraissaient trop appétissantes. Et pourtant, il fallait que Kathéri eût la force de faire de son mieux le travail qui lui était confié. Que valent les mortifications héroïques si on néglige la tâche quotidienne que la Providence nous a assignée.

— Drôles de dévotes, disait le missionnaire, que celles qui ne font pas leur ménage!

Aussi,lorsque le Père Frémin eut connaissance de toutes ces pratiques, il les jugea excessives et s'efforça de les prévenir. Il avait déjà obligé Catherine à brûler les ronces épineuses dont elle avait parsemé sa couchette. Inquiet de voir les yeux de la petite Indienne se cerner de violet et d'entendre des quintes de toux déchirer sa poitrine, il surveilla de plus près cette enfant mystique et l'obligea à se reposer. Mais il était trop tard. La place de Kathéri était déjà marquée au Paradis.

LE GRAND DÉPART

La fin de l'hiver approchait; déjà, près des cabanes, quelques plaques d'herbe montraient que la fonte des neiges n'était pas loin. Hélas, cette année-là, Catherine ne pouvait espérer aller dans la forêt cueillir les fleurs printanières qu'elle avait l'habitude de mettre au pied de Notre-Dame.

Sa toux empirant, elle dut rester chez elle et bientôt s'aliter. Chaque jour, un missionnaire venait la voir; pour la distraire, il amenait des enfants avec lui et à côté de la petite malade il leur faisait le catéchisme, leur montrant des images aux couleurs voyantes, qu'il avait rapportées des « vieux pays ». Le Père Frémin d'ailleurs n'était plus là; rappelé en France, il avait eu comme successeur un prêtre de Bretagne le Père Cholenec; ce fut celui-ci qui eut la joie douloureuse d'assister aux derniers moments du lys de la Mohawk.

On entrait alors dans la Semaine Sainte. Catherine voulait s'unir aux mortifications en usage à La Prairie en ces jours de pénitence. Le Père eut beaucoup de peine pour la dissuader de faire une jeûne absolu. Catherine pensa qu'on la croyait plus malade qu'elle ne l'était; mais, lorsque, par une permission exceptionnelle, on lui proposa d'apporter l'Hostie Sainte dans sa cabane, elle comprit alors que sa fin était proche et la joie de contempler bientôt Jésus, face à face, la transfigura.

Ce fut le Mercredi de la Grande Semaine, vers les quatre heures de l'après-midi, qu'elle expira: elle n'avait que vingt-trois ans. Dès le matin, le Père Cholenec avait fait sonner les cloches de la chapelle pour prévenir les Indiens que la fin de leur petite sœur était imminente. Vers midi, le travail s'arrêta dans bien des cabanes. Presque toute la mission se rassembla autour de la demeure de la petite Tékakwitha. Tandis qu'avec son confesseur, la mourante remerçiait Dieu de toutes les joies qu'Il lui avait accordées, tandis que, dans un murmure, elle renouvelait à Jésus le don de son corps virgi-

DU TOMAHAWK À LA CROIX

Texte de Guy Boulizon

Illustrations de Guy Boulizon

LA VIE DOULOUREUSE ET RAYONNANTE DE KATHÉRI TÉKAKWITHA

A quelques pas de la route magnifique qui relie Montréal aux États-Unis, tout près du Saint-Laurent, à Sainte-Catherine de la Prairie, s'élève un humble auvent que surmonte une simple croix de bois. Les touristes assoiffés de vitesse ne sauraient s'y arrêter: on n'y trouve ni poste d'essence, ni hostellerie de luxe... Les voyageurs à la recherche du plaisir évitent avec soin ces rivages grandioses, mais austères, qui n'incitent pas aux pensées folâtres. Seuls les pèlerins s'approchent. Sur une plaque, une inscription iroquoise est gravée:

Katéri Tékakwitha
Apr. 17, 1680
Onkweonweke Katsitsiio
Téotsitsianekaron

C'est là en effet que fut enterrée cette petite Catherine « la plus belle fleur épanouie parmi les sauvages »; cette enfant qui, en plein monde païen, a joué en entier le jeu de la sainteté; cette Iroquoise qui a vécu une aventure divine mille fois plus héroïque que celles imaginées par Fénimore Cooper; cette fille peau-rouge, convertie, toute neuve, qui aurait pu en remontrer à bien des blancs, chrétiens de longue date; celle que les vieux pays surnommèrent la « Geneviève de la Nouvelle-France »; celle enfin qu'à la radio, en 1938, le Pape Pie XI proposa « comme un exemple » à l'univers entier.

COLLECTION

«RÉCITS ET LÉGENDES»

sous la direction de Robert E. Llewellyn, prêtre, professeur au Collège Stanislas

TITRES

Les douze exploits d'un homme fort

Le Dieu de Turketil

Les aventures du Prince Romanic

La chanson de Roland

Sous le signe de l'eau potable

Le roi des Huns

L'enlèvement du Professeur Colibri

Cœur-de-Neige

Contes du Moyen âge

La nef abandonnée

PRIX: 10 cents, l'exemplaire

Copyright 1943, by Les Éditions Variétés, Montréal.

nal, quelques personnes passèrent dans la cabane pour confier à la mourante un message pour le Grand Esprit. Un peu plus tard un Indien, à l'extérieur, commença à réciter à haute voix les litanies des morts; tout le village, à genoux, lui répondit. Aux dernières invocations, une amie de Catherine, qui était près de la porte, fit signe aux chrétiens de répondre plus doucement aux prières: « son visage devient plus calme dit-elle, je crois qu'elle s'endort... ». Mais à ce moment, le Père Cholenec se releva, le visage inondé de larmes: « Mes frères, dit-il, notre Catherine ne dort pas: elle est morte. C'est une petite sainte que nous venons de perdre... »

Dans un silence impressionnant, toute la mission défila aussitôt devant le corps de Catherine, que le soleil de printemps, triomphant enfin des brumes, inondait de lumière. Des témoins innombrables constatèrent alors le changement prodigieux qui était survenu chez la morte. Son visage vérolé et flétri par la maladie, était devenu soudain si beau et si riant que les sauvages et les marchands qui traversaient ce jour-là le village, tombèrent à genoux dans la cabane, ne doutant plus qu'une sainte reposait devant eux. Le calvaire de la vierge de la Mohawk était fini: le Lys du Saint-Laurent allait s'épanouir au Ciel.

— FIN —

SOURCES CONSULTÉES:

Catherine Tekakwitha, par E. Lecompte, s.j.
La vie gracieuse de Catherine Têkakwitha, par J. Lavergne.
Kateri Tekakwitha, par Robert Rumilly.
Kateri Tekakwitha, par G. C. Bouvier.